

éloge  
du  
non

JEAN-CLAUDE  
LAMY

AVEC  
FABIENNE DEVAL

**éloge**  
du  
non

## **Du même auteur**

(sélection)

### **Aux éditions du Rocher :**

*La Belle Inconnue*, roman, 2000 (prix François-Billetedoux de la Scam).

*La Guerre, mademoiselle*, roman, 2001 (prix littéraire de la ville d'Étretat).

*Gaston Leroux ou le Vrai Rouletabille* (en collaboration), 2003.

### **Aux éditions Albin Michel :**

*Mac Orlan, l'aventurier immobile*, 2002 (prix Cazes-Brasserie Lipp, prix Mac Orlan).

*Brassens, le mécréant de Dieu*, 2004, rééd. Le Livre de Poche, 2006.

*La Comédie des livres*, 2006.

*Bernard Buffet, le samouraï*, 2008.

*Prévert, les frères amis*, rééd. 2009.

### **Aux éditions Stock :**

*Pierre Lazareff à la une*, 1975.

*Mauriac intime*, album (en collaboration), 1985.

*Hervé Bazin, Entretiens*, 1992.

### **Au Mercure de France :**

*Sagan*, 1988 ; nouvelle édition *Françoise Sagan, une légende*, 2004.

*Le goût de San Francisco*, 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour André Malraux, dans *Les Chênes qu'on abat* : « Ce qu'il disait n'était pas juste parce que l'événement le confirmait : il devenait de Gaulle parce qu'il tenait ce langage. Moins un général français qui combattait à Londres, qu'une création par ces paroles sans image, au sens où tout grand créateur devient un mythe suscité par ses œuvres. » Dans ses *Mémoires sur la Seconde Guerre mondiale*<sup>6</sup>, le Premier ministre britannique note avec un humour propre à sa personne : « Nous sommes tous des vers, mais je crois que, moi, je suis un ver luisant. » En 1953, il obtient le prix Nobel de littérature. Sur la Côte d'Azur, où Sir Winston Churchill vient en villégiature, il a cette réponse catégorique à propos du secret de sa longévité : « *No sport !* » C'était une façon de renvoyer la balle à son compatriote Thomas Arnold (1795-1842), à la fois clergyman et directeur du collège de Rugby qui a donné son nom au sport d'abord appelé « footballrugby ». Ses élèves avaient toute liberté de choisir et d'organiser les exercices physiques. Les écoliers du Royaume-Uni furent les premiers à codifier les règles de leurs jeux et à introduire la notion de *fair-play* (« francjeu »), désignant la loyauté des rapports entre coéquipiers et adversaires.

Oui ou non, Churchill a-t-il été fair-play avec de Gaulle ? La stature historique de ces deux « hommes de caractère » les obligeait à une entente plutôt cordiale et c'est presque d'égal à égal que l'Anglais du 10 Downing Street traita le Français libre sans domicile fixe. Celui-ci avait eu le culot de s'opposer au Maréchal, héros de 14-18, qui, le 17 juin 1940, à midi, sur la radio nationale, avait déclaré : « Sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais don à la France de ma personne pour atténuer son malheur. » Il avait poursuivi de sa voix chevrotante de vieillard de quatrevingt-quatre ans : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. » Pétain

remisait le drapeau de la République alors que de Gaulle hissait les couleurs. Les gens de Vichy le condamneront à mort pour « atteinte à la sûreté extérieure de l'État et désertion à l'étranger en temps de guerre ». Un jugement que le rebelle de Londres considéra comme « nul et non avenue ». Auparavant, il avait été privé de son grade de général de brigade et « admis à la retraite d'office par mesure disciplinaire ».

Le discours radiodiffusé du général de Gaulle débutait ainsi : « Le gouvernement français a demandé à l'ennemi à quelles conditions pourrait cesser le combat. Il a déclaré que si ces conditions étaient contraires à l'honneur, la lutte devait continuer. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat [...]. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! [...] Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres<sup>7</sup>. »

Quelle a été l'audience de l'Appel du 18 Juin ? Beaucoup de Français ont-ils capté cette émission de la BBC ? Pierre Mendès France a dit l'avoir écouté chez un de ses cousins. Maurice Schumann, depuis l'arrière-salle d'un café de Niort<sup>8</sup>. De nombreuses autres personnes ont affirmé avoir entendu le Général. C'est aussi invérifiable que l'appel de Dieu à Jeanne d'Arc. Entendit-elle des voix ? C'est ce qu'elle affirma devant ses juges. Elle avait su incarner l'idéal et l'espérance. Charles VII, qui n'avait rien fait pour la sauver, provoqua plus tard sa réhabilitation. Béatifiée en 1909, canonisée en 1920, elle est devenue une fête nationale (le deuxième dimanche de mai). En 2011, Jeanne d'Arc et Charles de Gaulle ont été réunis dans la

même gloire patriotique : le dimanche 8 mai correspondait à la fête de la Pucelle et à la victoire de 1945. C'était aussi le jour de la saint Désiré.

Après Mai 1968, la dissolution de la Chambre et de nouvelles élections qui renforcèrent sa majorité, le Général rendit visite au président de l'Assemblée nationale. Il s'était fait longtemps désirer par les députés gaullistes dans l'attente de ce grand jour. Compagnon de la Libération, Jacques Chaban-Delmas l'accueillit à l'hôtel de Lassay, sa résidence officielle. De Gaulle passa en revue ses fidèles parlementaires. Carmen Tessier, la commère de *France Soir*, m'avait envoyé pour « couvrir » l'événement. Robert-André Vivien, député du Val-de-Marne, et Lucien Neuwirth, questeur de l'Assemblée nationale, mes deux « honorables correspondants » du monde politique – à gauche j'en avais un troisième, Charles Hernu, futur ministre de la Défense – m'avaient placé à côté d'eux. Myope comme une taupe, le Général me salua d'un : « Bonjour monsieur le député ! » Dans la peau d'un faux élu de vingt-sept ans, je croyais rêver. Le philosophe André Comte-Sponville avait dix ans de moins en avril 1969. En train de suivre un cours au lycée, il n'arrête pas de consulter sa montre comme certains de ses camarades. « Une allégresse flottait dans l'air, raconte-t-il. L'approche de la sortie ? Point du tout. À midi pile, une élève, du fond de la classe, imite une cloche qui carillonne. Le professeur s'interrompt : "Qu'est-ce qui vous prend ?" Et notre amie de répondre : "Il est midi. De Gaulle n'est plus président de la République !" De fait, sa démission annoncée la veille, après la victoire du "non" au référendum, devenait effective en cet instant précis [...]»<sup>9</sup>. » Ce qui valut à la jeune fille d'être mise à la porte jusqu'à la fin du cours. Elle s'était sentie plus libre que d'habitude. Avec son poème *Le Cancre*, Jacques Prévert

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bergot m'envoya sur tous les fronts, notamment les championnats de France militaires de boxe à Clermont-Ferrand, l'École de santé navale à Bordeaux, l'appelé Johnny Hallyday en permission, un vol d'entraînement avec la Patrouille de France. Grâce à lui, j'ai même pu assister aux combats de la libération de Paris !

Au mois d'août, à six heures du matin, nous étions au Quartier latin lors d'une scène de tournage du film de René Clément, *Paris brûle-t-il ?* (1966), adapté du roman éponyme de Dominique Lapierre et Larry Collins. Des chars de la Division Leclerc descendaient le boulevard Saint-Michel. Quel raffut ! Ce fut mon baptême du feu... Je rêvais d'être un jour correspondant de guerre. À *France Soir*, quand se présente l'occasion d'aller au Biafra avec une équipe de la Croix-Rouge, Pierre Lazareff me dit non. Manque d'expérience, trop risqué pour un échetier des « Potins de la Commère », la rubrique de Carmen Tessier où j'ai parfois fait équipe avec le jeune Patrick Chauvel, photographe débutant. Lui aussi se voyait déjà au milieu des combats. Pour « couvrir » les soirées parisiennes, il enfilait une capote kaki de l'infanterie et portait des rangers. Après être entré à l'agence Sygma, Patrick, fils du grand reporter Jean-François Chauvel, deviendra l'un des meilleurs reporters-photographes de guerre de sa génération.

La baffe du Biafra m'est restée sur l'estomac. Pierre Lazareff avait une vocation d'échetier et aucune anecdote, jamais, ne le laisserait indifférent<sup>28</sup>. Dans son journal, j'étais donc sur la bonne voie... Maurice Josco, un fouineur qui avait de la bouteille, partit à ma place. On racontait à son sujet qu'à la disparition d'André Gide, en 1951, il était revenu du domicile de l'écrivain, rue Vaneau, l'air ennuyé. « Aucun intérêt, c'est

une mort naturelle ! » annonça-t-il au chef des infos. Son domaine, c'était le fait divers. Il sera par la suite un grand reporter tout-terrain, chasseur de scoops à l'instar de Jacques Chapus. L'affaire Dominici, la guerre d'Algérie, les voyages du général de Gaulle auront été leur quotidien.

« Sans des garçons comme Chapus et Josco, il n'y aurait pas eu de *France Soir* », avait dit un jour Pierre Lazareff<sup>29</sup>. Il faudrait citer aussi Lucien Pichon, chef du service des faits divers, et Ladislas de Hoyos qui, du rapt d'Éric Peugeot, le petit-fils du constructeur automobile, à la traque de Klaus Barbie, le chef de la Gestapo lyonnaise, s'affirma en élégant Rouletabille du 100, rue Réaumur. Le 24 mai 1989, jour de l'arrestation de Paul Touvier, je suis à Nice pour interviewer J.M.G. Le Clézio. Le futur prix Nobel de littérature, qui habite sur le port, me raconte qu'il était à sa banque lorsqu'un hold-up a eu lieu. Cet après-midi, la réalité des événements arrive en trombe, supérieure à toutes les fictions. L'ancien chef de la Milice lyonnaise, inculpé de crimes contre l'humanité après avoir été gracié par Georges Pompidou dans les années soixante-dix, a été interpellé dans un couvent de la vieille ville – le prieuré Saint-François – et transféré dans les locaux d'une gendarmerie située à proximité de l'aéroport.

Avec le photographe Jacques Munch, nous sommes rapidement sur place et assistons au dernier acte d'une longue cavale. J'ai le temps de lancer à Paul Touvier : « Vous avez des regrets ? » « Non je ne regrette rien », répond-il au moment d'être poussé dans la fourgonnette qui le déposera au pied de l'avion d'Air Inter de 15 h 10 à destination d'Orly-Ouest. J'ai un billet pour ce vol. Jacques me confie un Leica. Installé au fond de l'appareil, Touvier, sans menottes, est assis entre deux

gendarmes en civil. Cinq places avaient été réquisitionnées à l'arrière. Plusieurs passagers sont des journalistes de retour du Festival de Cannes, mais aucun ne se doute de la présence de l'ancien milicien en fuite depuis près d'un demi-siècle. Clicclac une fois, clic-clac une deuxième fois. À la troisième tentative, je suis repéré. Touvier terminera le voyage en « cellule », c'est-à-dire dans les toilettes. Mes confrères papotent ou somnoient. Dans leur fauteuil, ils ne peuvent pas imaginer la situation. Je suis le seul à me faire du cinéma ! Mes photos seront inexploitablement. Reste l'exclusivité du récit. Le lendemain, en gros titre à la une de *France Soir* : « Non, je ne regrette rien. » « Monsieur Paul » n'a jamais voulu se repentir<sup>30</sup>.

J'ai en tête la chanson de Michel Vaucaire et Charles Dumont : *Non, je ne regrette rien*. La voix de la « Môme Piaf ». Et cette houle de bravos qui lui faisait oublier son passé de misère. À huit ans, elle avait été aveugle. À Lisieux, elle recouvrit la vue miraculeusement : les lumières de la ville et son cortège d'étoiles. Merci petite sœur Thérèse. « Non, rien de rien, non, je ne regrette rien. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

funérailles de lady Diana allaient être célébrées en l'abbaye de Westminster. Le 18 juin, l'ultime rencontre entre la « princesse du peuple » et la « petite fleur de Dieu » avait eu lieu à New York. Comme si les destinées de ces deux femmes qui ont dit « non » – l'une aux fastes du royaume et l'autre à l'accablante misère – s'étaient réunies pour se porter au chevet du siècle et faire écho aux paroles du dalaïlama.

Le chef spirituel du peuple tibétain depuis 1950, prix Nobel de la paix dix ans après Mère Teresa, participe à l'époque au Forum 2000, conférence organisée par le président de la République tchèque Vaclav Havel, figure majeure du Printemps de Prague, et Elie Wiesel, prix Nobel de la paix en 1986. Tout d'abord, il appréhende « la haine, les divisions entre les hommes, qu'elles soient religieuses ou qu'elles aient un caractère national ». Plaidant ensuite la cause de son pays, envahi par la Chine depuis 1950, il constate que « le peuple chinois, lui-même, exprime de plus en plus un désir de démocratie, de liberté ». « Le but fondamental de la vie, ajoute-t-il, c'est le bonheur<sup>49</sup>. »

Son sourire lumineux – le sourire de l'amour partagé – éclaire son visage. Sa Sainteté le quatorzième dalaïlama, qui a publié *L'Art du bonheur*, en collaboration avec Howard Cutler, psychiatre et neurologue, évoque parfois sa réincarnation : pourquoi pas une femme ? « En effet. Si la situation est telle que seule une femme peut être la plus utile pour la spiritualité bouddhiste, pourquoi pas ? Je parle souvent de la nécessité de la compassion. Or, dans ce domaine, la femme est biologiquement plus sensible à la souffrance d'autrui. Certaines personnes pensent que je plaisante. Non, je suis sérieux<sup>50</sup>. » « Tous les êtres sont égaux dans le bouddhisme », répète-t-il avec malice.

« La paix vient de celle qui est en nous. » En mars 2011, à l'âge de soixante-seize ans, il décide de renoncer à son rôle de guide politique. Une annonce faite à l'occasion du cinquante-deuxième anniversaire de son exil en Inde. Le 10 mars 1959, les troupes de la Chine communiste avaient écrasé dans le sang une insurrection populaire à Lhassa, la capitale du Tibet.

Alexandre Soljenitsyne brûlait de la même flamme spirituelle. Le 8 juin 1978, lors de son discours aux étudiants de Harvard, l'auteur de *L'Archipel du Goulag* avait affirmé avec force : « Non, je ne puis recommander votre société comme idéal pour la transformation de la nôtre. Étant donné la richesse de développement spirituel acquise dans la douleur par notre pays en ce siècle, le système occidental, dans son état actuel d'épuisement spirituel, ne présente aucun attrait<sup>51</sup> » « Si l'homme, comme le déclare l'humanisme, n'était que pour le bonheur, il ne serait pas né non plus pour la mort », constatait-il avec sagesse. « Personne, sur la terre, concluait-il, n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut. »

Se référant à Tolstoï, qui disait : « Seul un homme vivant en accord avec sa conscience peut avoir une bonne influence sur les autres et seule une action conforme à sa conscience peut être utile », le prix Nobel de littérature (1970) a toujours vécu en homme libre, y compris dans les camps – il a passé huit ans au goulag. Cette liberté intérieure, c'était sa force morale, que j'ai tout de suite perçue lors de notre rencontre à Paris, en 1975, dans le bureau de son éditeur et ami Claude Durand. Expulsé d'URSS, déchu de la citoyenneté soviétique, il appartenait désormais à l'Histoire universelle.

« Soljenitsyne, paradoxalement à sa propre histoire, aux

témoignages reçus, disséqués, recoupés qui forment le matériau de *L'Archipel du Goulag*, n'a jamais désespéré de l'Homme. Il lui demande en revanche de se tenir debout en toutes circonstances, de se dépasser, de se purifier pour, au final, quitter cette terre meilleur qu'il n'était arrivé<sup>52</sup>. » Ayant regagné la mère patrie en 1994, trois ans après l'effondrement de l'Union soviétique, Alexandre Soljenitsyne est décédé dans sa datcha des environs de Moscou le dimanche 3 août 2008, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Le 3 décembre 2009, jour de son symbolique quatre-vingt-dixième anniversaire, la rue Grande Communiste a été renommée rue Soljenitsyne par la municipalité de Moscou.

« *N'ayez pas peur !* »

« Pour moi, c'était une sorte de géant du XX<sup>e</sup> siècle. Soljenitsyne avait la stature de personnages historiques comme de Gaulle, Churchill ou Jean-Paul II<sup>53</sup> », déclare Bernard Pivot qui l'a reçu à quatre reprises dans ses émissions *Apostrophes* et *Bouillon de culture*.

Également réhabilité, le physicien Alexandre Sakharov, qui collabora à la mise au point de la bombe H soviétique. Le prix Nobel de la paix 1975 avait lui aussi dit « non » au totalitarisme, sans pour autant s'aligner sur la pensée de l'écrivain, comme l'explique Georges Nivat, l'un des maîtres d'œuvre de la grande *Histoire de la littérature russe*<sup>54</sup>. « Sakharov était un homme des lumières qui croit au socialisme et à la raison. Soljenitsyne croit plutôt au cœur et à la spiritualité pour ne pas perdre le noyau de bonté qui est dans l'homme. Il fait appel à la religion, même s'il ne s'agit pas de la religion établie. Il a tenu ce cap

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Table des matières

## Chapitre 1 – Résistance

« *Taisez-vous !* »

« *Je m'en vais* »

« *Nul et non avenu* »

« *Lauréat malgré lui* »

## Chapitre 2 – Indignation

« *Quatre accords* »

« *Absurdité* »

« *Non, rien de rien* »

## Chapitre 3 – Liberté

« *Grande âme* »

« *L'insurgé de Dieu* »

« *Main créatrice* »

## Chapitre 4 – Oser

« *N'ayez pas peur !* »

« *Abolition* »

« *Adieu brûlant* »

## Notes



# Déjà parus dans la même collection

*Éloge du contraire*, François Bott.

*Éloge de la vulgarité*, Claude Cabanes.

*Éloge du mauvais goût*, Frédéric Roux.

*Éloge de la trahison*, Jacques Aboucaya.

*Éloge du mensonge*, Gérard de Cortanze.

*Éloge de l'arrogance*, Philippe Vilain.

*Éloge du dégoût*, Bernard Morlino.

Dépôt légal :  
juin 2012

Mise en pages: ~~P-Print~~ graphique